

## Écrits sous contraintes : Régine Detambel

Régine Detambel, *L'Orchestre et la semeuse*, 2990, 160 p.; *L'Amputation*, 1990, 211 p.; *La Modéliste*, 2990, 236 p.; *Le Long Séjour*, 2992, 237 p.; *La Quatrième orange*, 2992, 202 p. Tous parus à Paris chez Julliard.

Gaëtan Brulotte

Volume 34, Number 6 (204), December 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31444ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brulotte, G. (1992). Review of [Écrits sous contraintes : Régine Detambel / Régine Detambel, *L'Orchestre et la semeuse*, 2990, 160 p.; *L'Amputation*, 1990, 211 p.; *La Modéliste*, 2990, 236 p.; *Le Long Séjour*, 2992, 237 p.; *La Quatrième orange*, 2992, 202 p. Tous parus à Paris chez Julliard.] *Liberté*, 34(6), 141–148.

---

## LIRE EN FRANÇAIS

---

---

GAËTAN BRULOTTE

### ÉCRITS SOUS CONTRAINTES: RÉGINE DETAMBEL

*Régine Detambel, L'Orchestre et la semeuse, 1990, 160 p.; L'Amputation, 1990, 211 p.; La Modéliste, 1990, 136 p.; Le Long Séjour, 1991, 137 p.; La Quatrième orange, 1992, 201 p. Tous parus à Paris chez Julliard.*

Régine Detambel vient à peine d'apparaître, et sans bruit, sur la scène littéraire française, mais cette jeune romancière a déjà publié cinq livres entre 1990 et 1992! À première vue, ce semble être un phénomène. Et si l'on en juge par l'abondance extraordinaire de cette production, on pourrait être tenté de classer la jeune romancière dans quelque catégorie d'auteurs lyriques atteints de diarrhée verbale et qui pondent des œuvres sans entraves et à toute vitesse. Ne nous y trompons pas. Il n'en est rien.

Régine Detambel s'impose au contraire tout un système de contraintes qui varient d'une œuvre à l'autre et qui règlent l'économie de son écriture. Cela donne des textes assez travaillés et qui ont apparemment pu bénéficier d'un temps de mûrissement dans le tiroir. Ces œuvres sont en général brèves et leur appartenance générique est flottante. Seul *L'Amputation* affiche explicitement son association au genre du roman. Les autres récits ne portent aucune indication générique, mais ce sont des narrations expérimentales qui tiennent par moments du poème en prose.

Malgré le fait qu'elle ait déjà réussi à développer une œuvre personnelle, Régine Detambel a, de toute évidence, subi l'influence du Nouveau Roman et du groupe Oulipo. D'ailleurs elle a placé ses œuvres sous l'enseigne de Nathalie Sarraute, d'Italo Calvino et de Georges Perec.

*L'Orchestre et la semeuse*, sa première publication, comporte deux textes indépendants: réunis dans le titre de couverture, ils sont bel et bien séparés dans l'organisation interne du livre. Dans *L'Orchestre*, qui est en fait une novella, Régine Detambel raconte les tensions qui règnent entre musiciens au sein d'un orchestre municipal. J'ignore tout de la biographie de l'auteur, mais elle semble manifestement bien connaître ce milieu, qu'on n'a pas souvent abordé en littérature. Voilà un point fort. Son récit a une facture traditionnelle, mais il progresse efficacement vers son acmé final surprenant: le silence total, à l'unisson, de tous les instruments devant un chef désarmé. Si *L'Orchestre* séduit par son sujet, le projet de *La Semeuse* est particulièrement original dans sa forme: la romancière a tissé une histoire d'amour autour d'énigmatiques enveloppes vides affranchies de timbres produits par les postes françaises en 1963. L'amant de ce récit a été semé par sa maîtresse et il ne lui reste, comme moyen de communication avec elle, que ces timbres et les vagues messages qu'il cherche à y décoder: un rendez-vous, un souvenir, un appel, un clin d'œil. Chaque timbre reproduit en vignette inspire à l'amant une scène vécue ou imaginaire, suscite une vision, nourrit sa rêverie, évoque un fragment du passé, ou provoque l'essor de l'imagination. L'idée est si originale, qu'on eût peut-être souhaité une exploitation plus élaborée et une écriture moins sybilline pour la mieux servir.

*L'Amputation*, dont le titre à lui seul pourrait bien être un coup de chapeau à *La Disparition* de Perec, montre un sculpteur dont le corps devient tout entier sculpture par le fait, pour le moins peu courant, que sa main droite reste coincée au cœur de l'œuvre qu'elle travaillait à modeler.

Non seulement la main du sculpteur change-t-elle ainsi de fonction pour s'intégrer à une sculpture, mais c'est toute la vie concrète de l'artiste qui s'en trouve transformée. On ne devient pas partie d'une sculpture sans en subir les conséquences! Au-delà de l'anecdote, qui pourrait agacer certains par son invraisemblance, et où la coalescence entre l'artiste et son œuvre est prise au sens propre, des questions esthétiques importantes surgissent au fil de l'aventure. En particulier, le roman pose le problème du statut commercial de l'œuvre d'art, les commerçants et les musées jugeant encombrante, non monnayable et non exposable, la présence de l'artiste dans la sculpture!

Le roman est suivi de deux groupes de fragments intitulés *Table des manières/Exemples*. Le premier groupe propose des bribes d'un art poétique où l'auteur s'explique notamment sur le travail de l'intertexte et sur ce qu'elle appelle joliment le jeu de téléphone arabe entre écrivains. Le second groupe rassemble des textes ironiques autour du personnage de l'Écrivain. Rappelant d'autres émules tels que Plume de Michaux, Palomar de Calvino ou Songe de Pinget, cet Écrivain se tourne en ridicule en se mettant sciemment dans diverses situations censées nourrir son écriture, mais en réalité il perd son temps. Le prière d'insérer insiste pour lier ces textes à *L'Amputation*, mais ce lien paraît artificiel: ces textes sont intéressants en eux-mêmes, ils se suffisent dans leur propos et n'ont pas besoin d'autre justification.

Avec *La Modéliste*, Régine Detambel nous donne une œuvre plus solide en poussant la contrainte stylistique jusqu'au vertige. Le récit est tout entier écrit au féminin: pas un seul mot masculin ici, à deux oublis près (un adjectif mal accordé, un participe qui respecte la grammaire). Ce roman met donc globalement en scène la disparition d'un genre. Coline, la modéliste, vient de finir son chef-d'œuvre, à la confection duquel elle a consacré sept ans: une robe de mousseline et de soie baptisée par elle la Robe Fantaisie.

Coline a passé sa vie à étudier avec une poupée géante les corps féminins, la gestuelle, les allures, la distribution des masses musculaires. Cette œuvre d'art, fruit de l'expertise, de l'acharnement et de la patience combinés, elle la destine à une femme qu'elle choisira et évaluera digne de la porter. Ce sera Frédérique, adolescente qu'elle juge parfaite et dont elle tombe amoureuse. Mais la jouissance de cette jeune femme et le plaisir de la voir dans cette robe ne dureront pas. Frédérique se fiance bientôt et, devant cette trahison, Coline s'effondre. Le monde de cette dernière ne tarde pas à la suivre dans la débâcle: elle voit sa maison incendiée et sa Robe Fantaisie réduite en cendres. Cette robe devient ainsi une métaphore de l'amour, et tout autant de l'écriture: non seulement forme-t-elle le canevas sur lequel se brode le roman, mais le travail de l'aiguille et de la main, la discipline corporelle qu'impose la broderie, la lente progression d'aiguillée en aiguillée, tout cela rappelle le tissage du texte.

La féminisation intégrale du roman oblige souvent la romancière à des contorsions rhétoriques: par exemple pour désigner un mari, elle emploiera l'expression «sa moitié»; elle évoquera la côte d'Adam par «l'improbable côte». À certains moments le jeu est forcé: que penser de «gazette intime» pour «journal intime», par exemple? À d'autres, la contrainte entraîne, pourquoi pas, des correspondances baudelairiennes: reniflez, par exemple, cette sève «qui sent lorsqu'on approche la bouche» (au lieu du nez, malheureusement masculin...).

Comparé aux œuvres précédentes, *Le Long Séjour* est une œuvre moins ludique, mais décisivement plus forte: il s'agit d'un reportage implacable sur le monde infernal d'une maison de retraite. Une journée parmi ses vingt-six pensionnaires suffit à l'auteur pour atteindre à l'insoutenable. Régine Detambel adopte ici le point de vue des malades, en faisant alterner celui des vieux et celui des vieilles, non pas en les interrogeant, ce qui eût été simple enquête sociologique, mais, d'une manière plus artistique, plus em-

pathique et infiniment plus prenante, en se substituant à leur conscience. Elle joue en outre, dans l'énonciation, sur le degré de proximité instauré par le *vous* et le *tu*, adoptant le *vous* respectueux pour pénétrer dans la conscience des hommes et des femmes, mais passant brutalement au *tu* pour dire l'état de légume de ces corps qui n'ont plus de conscience.

Nous sommes ici au plus près de la souffrance humaine. Rien n'échappe à Régine Detambel du fonctionnement interne de la maison de retraite. Elle s'applique, avec une attention méticuleuse aux détails, à recenser les violences atroces que le personnel soignant fait subir aux vieillards. Deux camps ennemis se livrent une guerre sourde et muette, et sans merci: d'un côté, il y a les personnes âgées, c'est-à-dire la déchéance physique et mentale, l'impotence, la sensibilité à fleur de peau, la dépression, la dépendance absolue; de l'autre, les «filles bleues», les infirmières, c'est-à-dire ici la toute-puissance, la froide indifférence, l'inconscience, le sadisme et le terrorisme. Ce milieu tel que l'auteur le décrit est parfaitement inhumain. Tout y suscite en nous compassions et révolte.

Les détails qui retiennent la conscience narratrice contiennent des visions de cauchemar et de douleurs immenses: par exemple, une bouche qui bée comme un poisson, le poids du menton qui laisse une marque rouge sur le sternum, une fenêtre ouverte sur l'air glacial de l'hiver, une chemise maladroitement boutonnée, une infirmière plus soucieuse de ses beaux ongles que du bien-être de ses patients, la crasse des chambres et les cafards qui pullulent autour des vieux... Dans cet enfer, on enlève aux personnes toute liberté et toute dignité: on intercepte leur courrier, vole leurs effets personnels, les rudoie dans les séances de toilettes, oublie les anniversaires. Les rituels de la vie quotidienne sont bouleversés ou annulés. C'est la répression systématique de la fête, de la joie, des désirs, de la sexualité (qui y est encore forte). Chacun de ces opprimés

rêve de lâcher la bride, mais c'est impossible. Chacun voit au contraire son espace vital se réduire davantage avec le temps, à presque rien. Et toutes les humiliations subies, tous les inconforts imposés, toutes les souffrances infligées, on doit les accepter en silence parce que, dès qu'on se plaint, on est jugé arrogant et classé en rouge au dossier.

Ainsi dans l'épouvantable solitude désœuvrée de ces démunis qui murmurent ou bêlent inutilement leur détresse au milieu de l'inconscience généralisée, il ne reste vraiment que l'enfermement en soi et la rêverie. Et encore une rêverie accrochée à un objet limité qui a survécu au pillage du personnel soignant: un foulard, un bibelot, une robe de deuil, le plan d'évacuation de l'immeuble sur le mur. Rien n'aide ces personnes à redorer leur image à leurs propres yeux et à régénérer leur moral. Bien au contraire, tout est conçu pour qu'elles se résignent à la déchéance dans les conditions les plus révoltantes.

Régine Detambel nous propose ici des aperçus cinglants sur l'âge d'or, problème de notre temps s'il en est, où, dans le carcan étouffant de la maison de retraite, la férocité s'associe à l'ascétisme, où un combat à mort se livre entre les bleus et les gris, combat inégal et, bien entendu, perdu d'avance pour ces derniers.

De toutes les œuvres de Detambel, c'est, me semble-t-il, la plus puissante et la plus perturbante. Effectué avec un art consommé, ce reportage en territoire aliéné, en plus d'être une belle œuvre littéraire, est aussi un réquisitoire accablant contre la société d'aujourd'hui qui ne réussit pas à intégrer constructivement la vieillesse à ses structures.

Le dernier roman de Régine Detambel, *La Quatrième orange* évoque l'univers cruel d'une classe de lycée. Les structures apparentes offrent à lire sept parties constituées chacune de quatre courts chapitres. Le roman est écrit au *nous* et exploite l'imparfait comme dominante. *La Quatrième orange* est une sorte de pendant au *Long Séjour*. Après l'âge d'or, voici l'âge ingrat, celui de l'adolescence. Toute l'his-

toire se concentre dans une école. L'auteur analyse la dynamique sado-masochiste qui se développe entre les adolescentes de ce pensionnat. Trente et une élèves de treize ans, des religieuses, une surveillante rigide, quelques professeurs effacés, dont celui de gymnastique, voilà les acteurs du drame dont ce lieu sera la scène. Les éléments du décor: un réfectoire, une bibliothèque, un dortoir, un corridor, un escalier, une salle de récréation, une salle de téléphone, notamment, et surtout, un gymnase avec ses agrès, ses exercices et les blessures qui en résultent. On aura compris que, dans cette école où le désœuvrement et l'ennui règnent, il n'est guère question d'études.

La victime du drame autour duquel tourne *La Quatrième orange* se nomme Saligia. Plus vieille que les autres, faible, maigre et valétudinaire, elle est le souffre-douleur du groupe. Parce qu'elle s'attire la pitié des sœurs qui lui pardonnent tout jusqu'à ses mauvais coups, voire ses actes délinquants, elle aura à souffrir doublement l'ostracisme des autres élèves. On la bouscule, on la bafoue, on la moleste, on la torture. Saligia souffre, mais en même temps elle aime être objet de compassion. La pulsion de mort qui l'anime en arrive à son aboutissement logique. Saligia finit par se laisser mourir en tombant d'une corde lisse.

Les œuvres de Régine Detambel sont en général techniquement intéressantes. Elle semble avoir bien assimilé les préoccupations formalistes du Nouveau Roman et les expériences ludiques de l'Oulipo. Les leçons qu'elle tire de ces deux mouvements la conduisent à dépasser le simple exercice d'écriture: elle intègre son souci des contraintes formelles à des histoires certes étranges, mais lisibles, originales et attachantes. Comme on sait, la lisibilité n'est pas toujours la première qualité des œuvres écrites sous contraintes. En outre, d'une œuvre à l'autre elle excelle à circonscrire les dynamiques qui naissent dans un groupe fermé, que ce soit un orchestre, une maison de retraite, une classe, un pensionnat. Et chaque texte pose à sa façon un

problème d'esthétique, la préoccupation commune se ramenant à l'opposition entre la grandeur de l'art et les petites mesquineries de la vie qui finissent par diminuer, sinon détruire, les plus beaux élans créateurs. Voilà une jeune romancière plaisante à découvrir et en pleine vitalité littéraire. Il faudra suivre son cheminement.